

Pierre Larcher

Université d'Aix-Marseille, France

**LA FORME V *TAFĀ* "ALA DE L'ARABE CLASSIQUE
VUE PAR LE GRAMMAIRIEN
RAḌĪ AL-DĪN AL-ASTARĀBĀDĪ**

« A systematic study of the particular cases dealt with by Arab grammarians is another pre-requisite for a fundamental revision of the whole issue »
(Zaborski, 2006)

1. Introduction

Les grammairiens arabes à avoir donné une description détaillée de la syntaxe et de la sémantique des formes « augmentées » (pour nous : « dérivées ») du verbe trilitère ne sont pas innombrables. Les descriptions les plus remarquables sont aux deux bouts de la chaîne des grammairiens : il s'agit de celles données respectivement dans le *Kitāb* de Sībawayhi (m. 179/795 ?) et dans le *Šarḥ al-Šāfiya* de Raḍī al-dīn al-Astarābādī (m. 688/1289). Mais alors que la description de Sībawayhi, infiniment sinueuse, est d'une lecture malaisée, celle d'Astarābādī surprend le linguiste d'aujourd'hui par un effort de systématisation d'une part, un certain nombre de fines remarques d'autre part. Nous en ferons la démonstration ici sur un échantillon : la description de la forme V *tafa* "ala, particulièrement intéressante, du fait de son caractère central. Elle est liée au premier chef à la II et, par suite, à la I, mais aussi à la IV, avec laquelle la II a des valeurs en commun, et, par suite, à la X.

2. La *Šāfiya* de Ibn al-Ḥāḡib

Comme son nom l'indique, le *Šarḥ al-Šāfiya* d'Astarābādī est le commentaire d'un autre ouvrage de grammaire, *al-Muqaddima al-šāfiya fī l-taṣrīf* ou « introduction guérissante sur la morphologie » de Ibn al-Ḥāḡib (m. 646/1249). Dans la *Šāfiya*, Ibn al-Ḥāḡib dénombre pour *tafa* "ala six valeurs :

- 1) *muṭāwa‘a* de *fa‘‘ala*, avec l'exemple de *kassartu-hu fa-takassara* (« je l'ai brisé et il s'est trouvé brisé »)
- 2) *takalluf*, avec les exemples de *tašağğa‘a* (« il s'est montré courageux ») et *taḥallama* (« il s'est montré longanime »)
- 3) *ittiḥād*, avec l'exemple de *tawassada* (« il s'est fait un oreiller »)
- 4) *tağannub*, avec les exemples de *ta‘attama* (« il a évité le crime ») et *taḥarağğa* (« il a évité la faute »)
- 5) *al-‘amal al-mutakarrir fī muhla*, avec l'exemple de *tağarra‘tu-hu* (« il l'a avalé à petites gorgées »)
- 6) même sens que *istaf‘ala*, avec les exemples de *takabbara* et *ta‘azzama* (réserveons la traduction).

Cette énumération sort tout droit du *Mufaṣṣal* (p. 279) de Zamaḥṣarī (m. 538/1144). Toutes ces valeurs s'originent dans le *Kitāb* de Sībawayhi. Mais ce sont ses successeurs qui disconstitueront en une liste de valeurs séparées ce qui chez Sībawayhi lui-même se présente comme une espèce de continuum, fait de multiples intersections.

2. Le commentaire d'Astarābādī

2.1. *muṭāwa‘a*

Dans son commentaire, Astarābādī suit (c'est la loi du genre) le texte même (*matn*) de la *Šāfiya*, découpé en « lemmes », signalés par *qawlu-hu* (litt. « son dire... ») et reprenant chacune de ces six valeurs. Mais il fait d'emblée ce qu'à ma connaissance aucun autre grammairien ne fait avant lui : il présente partout, sauf en 6, *tafa‘ala* comme le *muṭāwi‘* d'un *fa‘ala*, réel ou virtuel. Astarābādī est le grammairien qui a le mieux décrit la *muṭāwa‘a* (*Šarḥ al-Šāfiya* I, 103) : un verbe B est le *muṭāwi‘* d'un verbe A quand, sémantiquement, B désigne le résultat de l'action désignée par A et quand, corrélativement, sur le plan syntaxique, B est intransitif si A est transitif, ou simplement transitif, si B est doublement transitif. C'est cette double relation qui est symbolisée par A *fa*-B. Ainsi, s'agissant de la première valeur de Ibn al-Ḥāğib, Astarābādī note-t-il que *tafa‘ala* peut être le *muṭāwi‘* ou « corrélat résultatif » d'un *fa‘ala* marquant soit l'« itération » (*takṭīr*), soit la « relation » (*nisba*), soit la « transitivation » (*ta‘diya*). L'itération est exemplifiée par *qaṭṭa‘tu-hu fa-taqaṭṭa‘a* (« je l'ai découpé et il s'est trouvé découpé »). La « relation » est exemplifiée par *qayyastu-hu wa-nazzartu-hu wa-tammamtu-hu fa-taqayyasa wa-tanazzara wa-tamammama*. Les verbes *fa‘ala*

sont paraphrasés par *nasabtuḥu 'ilā Qays wa-Nizār wa-Tamīm* (« je l'ai relié/rapporté/rattaché à Qays, à Nizār, à Tamīm »). Les verbes *tafa* "ala ne le sont pas, mais s'ils l'étaient, le seraient sans doute par *intasaba 'ilā Qays wa-Nizār wa-Tamīm* (« il s'est trouvé relié/rattaché/rapporté à Qays, Nizar, Tamīm ») (cf. *infra* 2.2). La transitivation, enfin, est exemplifiée par *'allamtu-hu fa-ta'allama* (« je lui ai appris (telle chose) et il s'est trouvé apprendre (cette chose) ») et *farraḥtu-hu fa-fariḥa* (« je l'ai réjoui et il s'est trouvé réjoui »). Comme on sait, le *takṭīr* est le nom que les grammairiens arabes donnent à la valeur de la forme II que les grammairiens arabisants appellent intensive. Leur dénomination est d'ailleurs plus adéquate : si *qaṭa'a*, c'est couper, *qaṭṭa'a*, c'est couper et recouper, d'où découper. Comme on sait également, la *ta'diya* est le nom que les grammairiens arabes donnent à la valeur de la II que les grammairiens arabisants appellent, eux, factitive ou causative¹. La dénomination arabe est syntaxique : elle pointe en fait la corrélation qui existe entre la construction du verbe I et celle du verbe II et qui est exactement inverse de la *muṭāwa'a* : si I est intransitif, comme *fariḥa*, alors II sera transitif une fois, comme l'est *farraḥa*, et si I est transitif une fois, comme l'est ou peut l'être *'alima*, alors II sera transitif deux fois, comme l'est ou peut l'être *'allama*. Dans ce contexte, la valeur de *nisba*, qui tire son nom du verbe *nasaba* apparaissant dans la paraphrase, et cette paraphrase elle-même pointent deux choses : 1) sur le plan morphologique ces verbes sont *dénommatifs* et 2) sur le plan sémantique, ils ne sont pas exactement avec leur base nominale dans la relation « faire ». On est ou on n'est pas Qays, Nizār, Tamīm et on ne peut certainement pas faire Qays, Tamīm ou Nizār quelqu'un qui ne le serait pas. En revanche, dans le contexte islamique, où la filiation (*nasab*) joue un grand rôle, en raison des privilèges s'attachant à l'origine, un généalogiste (*nāsib*, *nassāb*, *nassāba*) peut relier/rapporter/rattacher quelqu'un aux Qays, Tamīm, Nizār.

2.2. *takalluf*

Les verbes V *tafa* "ala, classés par Ibn al-Hāḡib comme marquant le *takalluf*, sont considérés par Astarābādī comme les *muṭāwi'* de « relatifs » virtuels. On retrouve ici la valeur de *nisba*. Mais avec une double différence par rapport au cas précédent : 1) sur le plan morphologique, les verbes *tašaḡḡa'a* et *taḥallama* ne sont évidemment pas considérés comme *dénommatifs* : les paraphrases *nasabtuḥu 'ilā l-šaḡḡa'a' 'ilā l-ḥilm* où apparaît le *maṣdar* du verbe de base suffit à montrer qu'ils sont bien considérés comme *déverbatifs* (cf. *infra* 2.3) ; 2) sur le plan sémantique, si les II sont considérés comme « virtuellement » relatifs, c'est en fait parce que les II réels, eux, sont factitifs. Ce faisant, Astarābādī pointe une dissymétrie bien réelle. Pour un verbe d'état *fa'ula* de sens « être A » (où A est un adjectif), on a ou on peut avoir un verbe II *fa* "ala

¹ Nous ne distinguons pas ici. Au demeurant, les linguistes divergent considérablement sur la distinction...

factitif de sens « rendre A », par exemple *ḥasuna* « être bon » → *ḥassana* « rendre bon (ou meilleur), améliorer ». Le V peut-être le corrélat résultatif de ce II factitif, comme *taḥassana* « être amélioré/s'améliorer ». Mais il peut, à côté de ce sens, en avoir un autre : par exemple à *ḡamula* « être beau » correspond un *ḡammala-hu* « rendre beau, embellir » et un *taḡammala* « s'embellir, être embelli ». Mais le même *taḡammala* peut aussi renvoyer, non plus à une beauté physique ou matérielle, mais à une beauté d'âme et de manières, à laquelle renvoient aussi le III *ḡāmala-hu* (« agir bellement envers quelqu'un ») ou le IV *'aḡmala* (« agir bellement ») : il signifie alors « se comporter bellement (face à l'adversité) ». C'est exactement ce qui se passe ici avec *tašaḡḡa'a* et *taḥallama*, qui signifient « se montrer courageux, longanime » (et non « être encouragé ou rendu longanime »), cf. la paraphrase : « il s'est relié à eux et se les est imposés (*intasaba 'ilayhimā wa-takallaḡa-humā*) », cette peine que le sujet se donne n'allant pas jusqu'à l'affectation (sens fréquent de *takalluḡ*), comme le note Sībawayhi (*Kitāb*, IV, p. 71) repris par Zamaḡṣarī (*Mufaṣṣal*, p. 279) : « mais ce verbe n'est pas pareil à *taḡāhala* [« faire l'ignorant »], parce qu'il requiert que le sujet devienne longanime » (*wa-laysa hādā miṭl taḡāhala li-'anna hādā yaṭlub 'an yaṣīr ḡalīm*). Les grammairiens donnent souvent l'exemple de *taṣabbara* (« se montrer patient ») et parfois celui de *tamarra'a* (« se montrer viril », cf. *maru'a* « être viril »). Le premier exemple montre que le verbe de base n'est pas nécessairement un *fa'ula* : il suffit qu'il fonctionne sémantiquement comme tel (*ṣabara* « patienter, être patient »). Le second, que le II peut manquer : le seul *marra'a* qui existe est un délocutif de sens « dire (*hanī'an*) *marī'an* ». Cela n'est pas sans justifier en quelque manière le concept de II « virtuel » d'Astarābādī. Mais si ces verbes vérifient la *muṭāwa'a* sur le plan syntaxique (l'objet de II devenant le sujet de V), leur classement dans le *takalluḡ* semble la contredire sur le plan sémantique : la corrélation A *fa*-B présente toujours le sujet de B comme non agentif, alors que la paraphrase du *takalluḡ* le présente comme agentif (cf. *infra* 2.3 et 2.5).

2.3. *ittiḡād*

« Le *tafa'ala* qui a pour valeur le *ittiḡād* est le corrélat résultatif du *fa'ala* qui a pour valeur de faire d'un objet le possesseur de sa base, *quand sa base est un nom et non un maṣḡar* » (*wa-tafa'ala allaḡī li-l-ittiḡād muṭāwi' fa'ala allaḡī li-ḡa'l al-ṣay' dā 'aṣlihi 'iḡā kāna 'aṣluhu ism lā maṣḡar*). La phrase soulignée montre que, pour un grammairien comme Astarābādī, une forme augmentée du verbe a toujours une base (*'aṣl*), soit nominale, soit verbale ; le *maṣḡar* est certes lui-même un nom, mais un nom verbal. Dire d'un verbe qu'il a pour base un *maṣḡar*, c'est donc dire qu'il se rattache à une famille verbale, le *maṣḡar* étant choisi comme base de la dérivation, en tant que forme sémantiquement la moins marquée du paradigme. Nous sommes évidemment ici aux antipodes de la vision

« arabisante » du verbe-dérivé-de-la-racine, vision que les arabisants prêtent aux grammairiens arabes eux-mêmes, que, de toute évidence, ils n'ont pas lus ou mal lus.

Astarābādī en donne les deux exemples de *taraddā al-tawb* et de *tawassada al-ḥaḡar*. Le premier, non paraphrasé, est donné comme le corrélat résultatif de *raddaytu-hu al-tawb*, paraphrasé par *ġa'altu-hu dā ridā'* (« je l'ai fait possesseur d'un *ridā'* »)². Le second, paraphrasé par *šāra dā wisāda hiya l-ḥaḡar* (« il est devenu possesseur d'un coussin qui est la pierre ») est donné comme le corrélat résultatif de *wassadtu-hu al-ḥaḡar*, non paraphrasé. Il est facile de compléter les paraphrases incomplètes et de restituer les paraphrases manquantes. Ces paraphrases sont intéressantes. Elles montrent que le premier objet de II, qui devient le sujet de V, est avec la base nominale du verbe dans la relation « avoir » (faire *x* avoir N[om]/*x* devenir, i.e. être fait avoir N) et que le second objet de II, qui devient l'objet unique de V, est avec cette même base nominale dans la relation « être » (faire *y* (être) N/*y* être fait (être) N). Ce que reconnaît Astarābādī en commentant sa paraphrase : « le second des deux objets distingue (ou spécifie) la base du verbe » (*tānī-humā bayān 'aṣl al-fi'l*).

Mais si ces exemples vérifient la *muṭāwa'a* sur le plan syntaxique, on peut se demander, là encore, si l'appellation même d'*ittiḥād* ne la contredit pas sur le plan sémantique. On rencontre le *ittiḥād* page 109 comme une des valeurs de la forme VIII *ifta'ala*. Elle est décrite comme « le fait que l'on prenne une chose comme [celle désignée par] la base du verbe » (*li-ttiḥādi-ka al-šay' 'aṣl al-fi'l*), ajoutant : « cette base ne doit pas être un *maṣdar* » (*wa-yanbaġī 'an lā yakūn dālika maṣdar*). Astarābādī en donne plusieurs exemples dont il suffira de citer ici le premier : *ištawaytu l-laḥma*, paraphrasé par *ittaḥādtu-hu šiwā'an* « litt. je me suis pris la viande comme rôti », ou, pour le dire en un meilleur français, « je me suis fait de la viande un rôti ». Bien que, selon moi, il soit inutile de faire de ces verbes des dénominatifs, il est clair que la valeur de *ittiḥād* pointe un *moyen*, comme le montre le fait qu'Astarābādī reprend un peu plus loin la même paraphrase en y ajoutant *li-nafsihi* (« pour soi »), mais dont le sujet n'est pas seulement le bénéficiaire, mais encore l'agent de l'action désignée par le verbe. Le double classement de ces *tafa* "ala dans la *muṭāwa'a* et le *ittiḥād* a néanmoins le mérite d'attirer l'attention sur le fait que les dérivés en *t-*, quand ils sont moyens, peuvent recevoir une double interprétation, soit à sujet agentif, soit à sujet non agentif. Ainsi en présentant *taraddā* et *tawassada* comme les corrélatifs résultatifs de *raddā* et *wassada*, Astarābādī opte pour une interprétation comme moyen à sujet non agentif telle que « se faire donner le *tawb* pour *ridā'*, la pierre

² *tawb* et *ridā'* sont deux vêtements. Mais ils désignent à travers le temps et l'espace des vêtements si différents qu'on ne saurait en risquer ici une traduction.

pour coussin », mais le classement dans le *ittihād* autorise une interprétation comme un moyen à sujet agentif telle que « se faire du *tawb* un *ridā*’, de la pierre un coussin ».

On retrouve cette valeur de *ittihād* à propos de X, tout à la fois dénominatif et moyen à sujet agentif, p. 111 : *istal’ama* « se cuirasser » (< *la’ma*).

2.4. *tağannub*

Astarābādī propose de considérer le V marquant la valeur de *tağannub* comme le corrélat résultatif d’un II « privatif » (*salb*) virtuel. Virtuel, parce que le II *fa’ala* réel n’est évidemment pas privatif. Il est en fait déclaratif dans le cas de *’attama* (« déclarer criminel ») et factitif dans celui de *ħarraġa* (à peu près : « restreindre ») La paraphrase de ce privatif virtuel (*ğannabtu-hu ‘an al-ħaraġ wa-l-’iṭm* « je l’ai mis à l’écart de la faute et du crime »), mais aussi celle du privatif réel *qarradtu-hu*, auquel il le compare et qu’il paraphrase p. 94 par *’azaltu qurāda-hu* (« je lui ai ôté la teigne »), montre qu’il considère le privatif comme dénominatif : de fait, si un verbe II dénominatif de sens général « faire ce que l’on fait avec N ») a un objet *x*, qui a déjà ce N, le verbe s’interprétera automatiquement comme privatif (cf. en français *plumer un canard*). La paraphrase de *ta’attama* par *tağannaba al-’iṭm* nous a suggéré d’y voir la contraction même de sa paraphrase ou encore le croisement, non d’une racine et d’un schème, mais du nom *’iṭm*, représenté par la racine et du verbe *tağannaba*, représenté par le schème, par un phénomène de lexicalisation du schème grammatical : il n’y a cependant pas assez d’exemples sûrs de *tağannub* pour qu’on puisse y voir la grammaticalisation d’une valeur lexicale. *Taħarraġa* en particulier a déjà le sens général de « se retenir, se contenir », avant de gagner à travers l’emploi coranique de *ħaraġ* le sens particulier de « s’abstenir du *ħaraġ* » (Larcher 2003b).

2.5. *‘amal mutakarrir fī muhla*

Astarābādī propose de voir dans le *tafa’ala* ayant pour valeur « l’action répétée dans un laps de temps (ou lentement) » le corrélat résultatif d’un II itératif. Il en donne pour premier exemple *ğarra’tu-ka l-mā’ fa-tağarra’a-hu*, paraphrasé par « c’est-à-dire j’ai répété, à ton endroit, l’absorption de l’eau et tu as reçu cette répétition » (*kaṭṭartu laka ġar’ al-mā’ wa-taqabbalta hādā l-taktīr*). Le verbe *tağarra’a-hu* répond ainsi à la double définition syntaxique et sémantique de la *muṭāwa’a*. Il y a cependant un hic. Le verbe *ğarra’a-hu -hu* ne peut être doublement transitif que comme *factitif* d’un verbe de base simplement transitif. Ce verbe existe et signifie « boire quelque chose d’un coup ». Comment alors arriver au V *tağarra’a-hu* « avaler quelque chose à petites gorgées », que l’on rencontre, en ce sens, dans Cor. 14, 16-17 : *wa-yusqā min mā’in ṣadīd /*

yatağarra 'u-hu wa-lā yakādu yusīgu-hu « il sera abreuvé d'une eau fétide, qu'il absorbera à petites gorgées et qu'à peine il avalera » ? Selon moi, via un itératif virtuel (il ne semble en effet pas attesté), simplement transitif, **ğarra 'a-hu* : si I signifie « boire quelque chose d'un coup (en une fois) », alors II signifiera « boire quelque chose en plusieurs fois ». Mais alors V *tağarra 'a-hu* ne sera plus le corrélat résultatif de ce II, au sens de la grammaire arabe, mais ayant la même construction que II, un simple *moyen* (à sujet agentif) de ce II. Cette reconstruction me paraît garantie par le fait qu'à I *ğari 'a/ ġara 'a-hu* correspond un VIII moyen de ce type *iğtara 'a-hu*³. Inversement, est attesté un II factitif doublement transitif, dont V, simplement transitif, est bien le corrélat résultatif, mais alors sans valeur itérative : *ğarra 'a-hu ġuṣaṣ al-ğayz fa-tağarra 'a-hu* « il lui a fait avaler les glaires de la colère et il l'a ingurgitée ». Ceci (c'est-à-dire cette double dérivation) explique cela, à savoir que *tağarru'* soit classé parmi les énantiosèmes (*'aḍḍād*) avec le sens soit de *al-šurb fī 'ajala* (« boire d'un coup ») soit de *al-šurb qalīlan qalīlan* (« boire peu à peu »).

Astarābādī n'est pas plus heureux avec les deux autres exemples qu'il donne (et qui, comme le précédent, sortent tous trois du *Kitāb* de Sībawayhi) : *fawwaqtu-hu l-laban fa-tafawwaqa-hu* et *ħassaytu-hu l-maraq fa-taħassā-hu*, les verbes *tafawwaqa* et *taħassā* étant présentés comme les corrélatifs résultatifs, simplement transitifs, de II doublement transitifs, paraphrasés par *kattartu lahu fīqa-hu/ħasā 'a-hu* « j'ai multiplié pour lui ses *fīq* et son *ħasā'* », respectivement de lait et de bouillon. Or, il est facile de montrer que l'« itération » n'appartient en aucune manière ici à la forme grammaticale, mais à la sémantique lexicale. Le verbe de base transitif *ħasā* veut dire en effet proprement boire à la manière des oiseaux, c'est-à-dire en humant, au sens ancien du terme, autrement dit en aspirant à petites gorgées successives. Le verbe II doublement transitif est donc le factitif de I et le V simplement transitif le réfléchi-moyen de II. *Fawwaqa*, lui, ne peut pas être le factitif du verbe de base *fāqa*, dont le sujet est la chamelle, et qui veut dire « avoir du lait dans l'intervalle de deux traites », cet intervalle portant le nom de *fawwāq* et la quantité de lait accumulée dans cet intervalle celui de *fīqa*, pl. *fīq* : il peut seulement être un dénominatif de *fīqa*, de sens « donner à boire du lait par *fīq* », c'est-à-dire par quantités successives et à intervalles réguliers, et qui doit sa construction à une analogie avec les verbes de sens donner (ici *saqā* « donner à boire »).

Ce qui suit, en revanche, est beaucoup plus heureux. Commentant ce que dit Ibn al-Ĥāğīb, à savoir que « relève » (*minhu*) de cette catégorie un verbe tel que *tafahhama* (« comprendre petit à petit »), il interprète cette assimilation

³ Où Zaborski (2004), dans la perspective diachronique et comparée qui est la sienne, voit « a remnant of *iptaras* ».

comme une extension ainsi justifiée : « il a dit ‘en relève’ seulement parce que le sens de l’acte répété en un laps de temps n’y est pas explicite, parce que la compréhension n’est pas sensible, comme dans *tağarra‘a* et *taḥassā* » (*qawlu-hu wa-minhu tafahhama ‘innamā qāla wa-minhu li-‘anna ma’nā al-fi‘l al-mutakarrir fī muhla laysa bi-zāhir fīhi li-‘anna al-fahm laysa bi-maḥsūs kamā fī al-tağarru‘ wa-l-taḥassī*), ajoutant : « aussi a-t-il indiqué qu’il en relevait, faisant partie des actions intérieures répétées dans un laps de temps et, ce, alors qu’il est évident que *tafahhama* a pour valeur de se donner la peine de comprendre, tout comme *tasamma‘a* et *tabaṣṣara* » (*fa-bayyana ‘annahu minhu wa-huwa min al-‘af‘āl al-bāṭina al-mutakarrira fī muhla wa-l-zāhir ‘anna tafahhama li-l-takalluf fī l-fahm ka-l-tasammu‘ wa-tabaṣṣur*). Autrement dit, pour Astarābādī, il n’y a d’itératifs, à proprement parler, que là où il y a itération d’une action concrète, perceptible par les sens et notamment la vue.

Ce faisant, Astarābādī prend parti dans un débat s’originant dans le *Kitāb* de Sībawayhi et aboutissant à deux types de V « répétitifs » : ceux qui le sont comme corrélat résultatif de II itératifs (ce sont ceux qui sont rangés sous l’étiquette de *muṭāwa‘a*) et ceux qui le sont autrement, sans qu’on puisse vraiment dire, en l’état, de quelle manière ils le sont (ce sont eux qui sont rangés sous des noms divers, dont celui de ‘*amal mutakarrir fī muhla* a fini par s’imposer). Avec Astarābādī, c’est la catégorie même d’action répétée dans un laps de temps qui disparaît, les verbes rangés sous cette catégorie étant soit ramenés à des résultatifs de II itératifs, soit à la valeur de *takalluf*. On retrouve ici une valeur déjà rencontrée avec une autre classe de *tafa‘ala*, liés à des verbes d’état *fa‘ula*, via des « relatifs » virtuels, et de sens « se montrer A » (cf. *supra* 2.2). Si l’on se souvient que la valeur de *nisba* n’est pour Astarābādī qu’un avatar ou une modulation particulière de celle de *ta‘diya*, on peut alors se demander si l’emploi du même terme de *takalluf* ne suggère pas pour cette classe particulière de *tafa‘ala* la dérivation suivante : *tafahhama*, *tasamma‘a* et *tabaṣṣara* se rattachent tous trois à des verbes *fa‘ila*, qui en arabe est la forme de la diathèse moyenne au sens de Benveniste (le sujet agit en s’affectant) : *fahima* (« comprendre »), *sami‘a* (« écouter »), *baṣira* (« voir ») (pour ce dernier est également attestée la diathèse *baṣura* « être clairvoyant ») ; tous trois sont transitifs (*baṣura*, comme verbe d’état, est intransitif, mais peut se construire avec un SP en *bi-*, avec le sens de « être clairvoyant en quelque chose »). Aux trois correspond un II doublement transitif : *fahhama-hu –hu* (« faire comprendre quelque chose à quelqu’un ») ; *samma‘a-hu –hu* (« faire écouter quelque chose à quelqu’un ») ; *baṣsara-hu –hu* (« faire voir quelque chose à quelqu’un »). Les V *tafa‘ala* simplement transitifs peuvent se comprendre comme les moyens *dérivationnels* de ces II factitifs doublement transitifs, de sens « faire comprendre, écouter, voir quelque chose à soi-même ». En faire des moyens à sujet agentif permet de comprendre la valeur de *takalluf* (on notera au passage que *takallaḥa* est lui-même un tel verbe) et par

suite celle de progressivité (*fī muhla*) beaucoup plus que de répétition (*'amal mutakarrir*) proprement dite de ces verbes.

On peut néanmoins se demander si Astarābādī ne se contredit pas. Traitant à la page suivante (p. 108) de la forme *infa'ala*, il la décrit comme étant intransitive sur le plan syntaxique et, sur le plan sémantique, le corrélat résultatif de *fa'ala* « à la condition que *fa'ala* soit un *'ilāğ*, c'est-à-dire fasse partie des actions apparentes » (*bi-šarḥ 'an yakūn fa'ala 'ilāğ 'ay min al-'af 'āl al-zāhira*)⁴. Ainsi, pour Astarābādī, les conditions de formation d'un résultatif sont les mêmes que pour un itératif : il faut que le verbe de base soit non seulement un verbe d'action, mais encore désigne une action concrète. Il justifie ainsi qu'on ne puisse former des *infa'ala* sur des *fa'ala* dénotant des actions intérieures, comme *'alima* et *fahima*, et par suite qu'on n'ait pas **'alimtu-hu fa-in'alama* ni **fahimtu-hu fa-infahama*. Mais il ajoute : « Quant à *tafa'ala*, même s'il est institué pour la *muṭāwa'a* de *fa'ala*, comme nous l'avons indiqué, il est néanmoins possible d'avoir, par exemple, *fahhamtu-hu fa-tafahhama* et *'allamtu-hu fa-ta'allama*, parce que la répétition qui s'y trouve l'a rendue [i.e. l'action désignée par le verbe] comme explicite et saillante au point de devenir semblable à l'action sensible » (*wa-'ammā tafa'ala fa-'innahu wa-'in wuḍi'a li-muṭāwa'at fa'ala kamā ḍakarnā lākinnahu 'innamā ġāza naḥw fahhamtu-hu fa-tafahhama wa-'allamtu-hu fa-ta'allama li-'anna al-takrīr fīhi ka-'annahu 'azhara-hu wa-'abraza-hu ḥattā šāra ka-l-maḥsūs*).

Astarābādī fait cependant ici une chose qu'il ne fait pas page 106. Il rapproche explicitement *tafahhama* de *ta'allama*. Les verbes de base sont tous deux des *fa'ila* transitifs, auxquels correspondent des II factitifs doublement transitifs. En faisant de *tafahhama* le corrélat résultatif de *fahhama*, Astarābādī en fait alors un moyen, *mais à sujet non agentif* : le sujet du verbe est le bénéficiaire (*t-*), sans être l'agent, du *tafḥīm*, le verbe signifiant alors quelque chose comme « se faire expliquer quelque chose (par quelqu'un) ». En faire un moyen à sujet non agentif permet de comprendre deux choses : le *tafḥīm* devient une action « extérieure » et « sensible », du fait qu'il est l'action d'un autre, non d'une répétition supposée ; si le sujet se fait expliquer quelque chose, cela veut dire qu'il ne la comprend pas immédiatement et on comprend alors qu'un tel verbe ait pu être réinterprété comme « comprendre peu à peu », paraphrase qui met l'accent sur la *progressivité* de l'action. Celle-ci n'est donc pas due selon moi à la répétition supposée de l'action désignée par le verbe et, ce, d'autant moins que si un verbe II peut être soit itératif, soit factitif, il ne peut pas être à la fois et itératif et factitif (Larcher 2003a). Un exemple comme celui de *ta'arrafa-*

⁴ *ilāğ* s'emploie aujourd'hui au sens de « traitement » ; dans son sens ancien, c'est une manipulation, une manœuvre.

hu, donné par Zamaḥṣarī (*Mufaṣṣal*, p. 279) et paraphrasable en français par « s’informer de quelque chose », va exactement dans le sens du moyen à sujet non agentif de *‘arrafa-hu –hu* (« informer quelqu’un de quelque chose »).

Une nouvelle fois, le double classement de *tafahhama*, une fois dans le *takalluf* et une fois dans la *mutāwa‘a*, montre que ces verbes s’interprètent comme des moyens à sujet agentif ou non. Mais les hésitations d’Astarābādī sur le *takrīr* montrent que ces verbes mériteraient une enquête approfondie.

2.6. *bi-ma‘nā istaf‘ala*

Avec la sixième et dernière valeur, on change de registre. On n’est plus dans la *mutāwa‘a*, c’est-à-dire la relation, tout à la fois morphologique, syntaxique et sémantique, de V avec II ; on est apparemment dans celle, purement sémantique, de synonymie de V et X.

Cette synonymie concerne deux valeurs. L’une est celle de *ṭalab*, exemplifiée par *tanaḡḡaztu-hu*, paraphrasé par *istanḡaztu-hu*, lui-même paraphrasé par « c’est-à-dire j’ai cherché son accomplissement, c’est-à-dire qu’il soit présent et qu’on l’accomplisse » (*‘ay ṭalabtu naḡāza-hu ‘ay huḍūra-hu wa-l-wafā’ bihi*). La valeur de *ṭalab* est bien pour les grammairiens arabes la valeur principale de X *istaf‘ala*. *Ṭalab*, cependant, est équivoque, signifiant à la fois chercher et demander, quérir et requérir. En rebaptisant cette valeur *su‘āl*, Ibn al-Ḥāḡib (p. 110) prend parti pour « demander », mais il ajoute aussitôt que *istaf‘ala* marque cette valeur soit « explicitement » (*ṣarīḥan*), comme dans *istaktabtu-hu* « je lui ai demandé d’écrire », soit « implicitement » (*taqdīran*), comme dans *istaḥraḡtu-hu* « je l’ai extrait ». Dans son commentaire, Astarābādī remarque que dans le cas de *istaḥraḡtu l-watid* (« j’ai extrait le pieu »), « il ne peut pas y avoir demande à proprement parler » (*lā yumkin hāhunā ṭalab fī l-ḥaqīqa*), alors que c’est possible dans celui de *istaḥraḡtu Zaydan* (« j’ai demandé à Zayd de sortir »), ajoutant « mais en s’employant à le faire sortir et en s’efforçant de le faire bouger, c’est comme s’il recherchait de lui qu’il sorte » (*‘illā ‘annahu bi-muzāwalat ‘iḥrāḡihi wa-l-iḡtihād fī tahrīkihi ka-‘annahu ṭalaba minhu ‘an yaḥruḡ*). Astarābādī remarque ainsi que, dans l’interprétation, propre ou figurée, de *ṭalab*, la nature même de l’objet joue un rôle : il ne peut y avoir de *ṭalab* au sens propre que si l’objet a le trait + humain. Il fait mieux : en faisant apparaître, dans son commentaire, le *maṣdar* de *‘aḥraḡa* et le terme de *iḡtihād*, il montre que le sens de *istaḥraḡa* se comprend par rapport à *‘aḥraḡa*, comme le confirme d’ailleurs sa remarque finale : « ton énoncé de *‘aḥraḡtu-hu* ne comporte pas d’indication que tu l’aies fait sortir en une seule fois ou avec effort, au contraire de *istaḥraḡa* » (*fa-qawluka ‘aḥraḡtu-hu lā dalīl fīhi ‘alā ‘annaka ‘aḥraḡta-hu bi-marra ‘aw ma‘a iḡtihād bi-ḥilāf istaḥraḡa*). Sémantiquement, *istaḥraḡa*, c’est donc *‘aḥraḡa* + *iḡtihād*. Or, le terme de *iḡtihād* n’est pas indifférent : c’est

celui qui apparaît aussi p. 110, précédé par celui de *iḍṭirāb* (« s'agiter »), pour différencier *kasaba* et *iktasaba*, ce dernier relevant d'une valeur dite *taṣarruf* (« s'activer »). On peut donc dire qu'Astarābādī est conscient que X est à IV ce que VIII est à I d'une part et que *ṭalab*, doublé par *iḡtihād*, vaut reconnaissance du caractère *moyen* de X. En outre, le fait que *iḡtihād* soit opposé à « en une fois » confirme bien que la valeur de progressivité des V étudiée en 2.5 est liée au moyen et non à une « répétition » supposée⁵.

L'autre valeur est « croire, au sujet d'une chose, qu'elle a la qualité [désignée par] sa base » (*al-i'tiqād fī l-šay' 'annahu 'alā šifa 'ašlihi*), ainsi *ista'zamtu-hu* et *ta'azzamtu-hu* « j'ai cru, à son sujet, qu'il est grand » (*i'taqdtu fīhi 'annahu 'azīm*); le verbe est transitif et la paraphrase qu'en donne Astarābādī montre qu'il le relie à un verbe d'état *fa'ula* (être A), avec lequel X et V sont dans la relation « croire *x* A », autrement dit d'*estimatif*. La valeur est décrite p. 86 comme un avatar de celle de *ta'diya* : « Et en [i.e. de la *ta'diya*] relève '*a'zamtu-hu*, c'est-à-dire je l'ai fait grand dans ma croyance, au sens de *ista'zamtu-hu* » (*waminhu 'a'zamtu-hu 'ay ḡa'altu-hu 'azīman bi-'tiqādī bi-ma'nā ista'zamtu-hu*). Comme le montre le second exemple, la transitivité de X et V n'est pas une condition requise pour la valeur estimative : *istakbara* et *takabbara* intransitifs sont en effet paraphrasés, par « croire, de soi-même, qu'on est grand » (*i'taqada fī naṣīhi 'annahā kabīra*), autrement dit « s'estimer grand ». On retrouve ici la capacité de généralisation et d'abstraction d'Astarābādī : il reconnaît IV et X, II et V comme pouvant tous être estimatifs, X et V étant, en ce sens, les réfléchis-moyens de IV et II, directs ou indirects, selon qu'ils sont intransitifs ou transitifs.

2.7. ḡa'l / ṣayrūrāt al-šay' dā 'ašlihi / naṣ' ašlihi

A ces six valeurs, Astarābādī en ajoute ou paraît en ajouter une septième. A y regarder de plus près, il s'agit plutôt d'une remarque : « la valeur la plus fréquente, en ce qui concerne *tafa* «*ala*, est le fait, pour quelque chose, de devenir maître de sa base » (*wa-l-'aḡlab fī tafa* «*ala ma'nā ṣayrūrāt al-šay' dā 'ašlihi*). Cette paraphrase, qu'on a déjà rencontrée en 2.3, s'explique par le fait que *tafa* «*ala*, dans le droit fil de ce qui a été dit auparavant, est présenté comme le *muṭāwi'* du *fa* «*ala*, réel ou virtuel, « qui a pour fonction de faire de quelque chose le maître de sa base » (*li-ḡa'l al-šay' dā 'ašlihi*) : si tel est le sens de *fa* «*ala*, alors celui de *tafa* «*ala* sera « être fait (d'où devenir) maître de sa base ». Or, cette description sémantique de *fa* «*ala* apparaît p. 93, où commentant ce que dit Ibn al-Ḥāḡib (« *fa* «*ala* a pour fonction la transitivation, ainsi *farraḡtu-hu* »), Astarābādī déclare : « il en va du sens de la 'transitivation' dans cette classe,

⁵ De la même façon que Zaborski (1994) a bien vu que la valeur d'insistance, caractéristique de la forme III *fā'ala*, « implique repetition of efforts », on pourrait dire que celle d'« effort », qui cerne en arabe le moyen à sujet agentif, implique répétition.

comme dans celle de *'af'ala*, ainsi que nous l'avons expliqué et le mieux, ici aussi, est de dire à la place de 'transitivation' : ' il a le sens de mettre la chose en possession de sa base, pour englober des verbes tels que *fahhā l-qidra*, c'est-à-dire « il lui a donné des assaisonnements » et *šassa'a l-na'la* [« il a garni de courroies la sandale », de *šis* '] » (*wa-ma'nā al-ta'diya fī hādā l-bāb kamā fī bāb 'af'ala 'alā mā šarahnā wa-l-'awlā 'ayḍan hāhunā 'an yaqūl fī maqām al-ta'diya huwa bi-ma'nā ḡa'l al-šay' dā 'ašlihi li-ya'imma nahw fahhā l-qidra 'ay ḡa'ala-hā dāt fahā wa-šassa'a l-na'la*). Astarābādī ne fait que répéter ce qu'il a déjà dit page 87, à propos de *'af'ala* : « si l'auteur avait, au lieu de dire 'le cas dominant, en ce qui concerne *'af'ala*, est qu'il ait pour fonction la *ta'diya*' 'le cas dominant est qu'il fasse la chose maître de sa base', c'eût été plus général, parce qu'y entre ce dont la base est un nom primitif » (*law qāla al-mušannif makān qawlihi al-ḡālib fī 'af'lala 'an yakūn li-l-ta'diya al-ḡālib 'an yaḡ'al al-šay' dā 'ašlihi la-kāna 'a'amm li-'annahu yadhul fīhi mā kāna 'ašluhu ism ḡāmid*). Autrement dit, Astarābādī propose une *généralisation* : la description sémantique qu'il donne de *'af'ala* et *fa'ala* est susceptible de regrouper, à côté des déverbatifs-factitifs, les dénominatifs de valeur « faire ». Les exemples qu'il donne de *tafa'ala* confirment cette généralisation : *ta'ahhala* (« se marier »), *ta'allama* (« souffrir »), *ta'akkala* (« se laisser manger »), *ta'assafa* (« regretter »), *ta'aššala* (« s'enraciner »), *tafakkaka* (« se démettre l'épaule »), *ta'allaba* (« se réunir ») ; tous sont paraphrasés de la même manière par *šāra dā 'ahl* (« famille », métonymie de « bienséance » pour épouse), *'alam* (« souffrance »), *'akl* (« manger »), *'asaf* (« regret »), *'ašl* (« racine »), *fakak* (« luxation »), *'alb* (« réunion »), où, aux deux exceptions de *'ahl* et *'ašl* près, apparaît partout dans le champ de *šāra dā*... le *mašdar* d'un verbe de base. Dans le cas de *ta'akkala*, il précise *šāra ma'kūlan* (litt. « devenir mangé »), sûrement pour signaler que ce verbe s'interprète comme le réfléchi-passif (« se laisser manger ») de II *'akkalahu-hu* (« faire manger quelque chose à quelqu'un ») et non comme son réfléchi-moyen (« se faire donner à manger quelque chose ») ou, si l'on dit les choses de manière syntaxique, que le sujet de V est celui des deux objets de II ayant le trait – humain.

Enfin, Astarābādī note que *tafa'ala* peut être le *muṭāwi'* du *fa'ala*, réel ou virtuel, ayant pour sens de « faire d'une chose la chose même désignée par sa base », avec les exemples de *tazabbaba l-'inab*, *ta'aḡḡala al-wahš* et *takallala*, ce dernier seul étant paraphrasé par *šāra 'iklīlan* (« devenir couronne »), à son tour paraphrasé par *muḥītan* (« qui entoure »). Il s'agit bien ici de dénominatifs, dont le sujet, objet du II (s'il existe), est avec la base nominale du verbe dans la relation « être », et non plus « avoir », dans le champ de « (se) faire » : *tazabbaba l-'inab* « le raisin est devenu (i.e. s'est fait) sec » (de *zabīb* « raisin sec »), *ta'aḡḡala l-wahš* « les bêtes se sont attroupées » (de *'iḡl* « troupe »). S'il précise la paraphrase de *takallala*, c'est sûrement parce que le même verbe

pourrait être interprété, non comme « être fait couronne » (i.e. être disposé en couronne), mais « être couronné » (i.e. recevoir une couronne).

On retrouve ici les deux types de relation que l’objet de II (sujet de V) peut entretenir avec la base nominale du verbe : l’originalité des verbes étudiés en 2.3. est que II ayant deux objets, dont le premier devient le sujet de V, chacun des deux entretient l’une de ces deux relations avec la base nominale ; on fait à la fois x avoir N et y être N (pour x). Astarābādī est ainsi le seul grammairien, à ma connaissance, à proposer une classification logique des dénominatifs.

4. Conclusion

C’est l’esprit de système qui conduit Astarābādī à faire de *tafa“ala* partout le corrélat résultatif d’un II *fa“ala* réel ou virtuel : ce faisant, ne dépasse-t-il pas la traditionnelle notion de *muṭāwa‘a* vers une notion plus compréhensive de réflexivité, regroupant non plus seulement réfléchi-passif et réfléchi-moyen à sujet non agentif, mais également désormais réfléchi-moyen à sujet agentif ? Mais c’est l’esprit de finesse qui le conduit à distinguer soigneusement entre base nominale et base verbale ; si la base est verbale, entre verbe d’action et verbe d’état ; si la base est un verbe d’action, entre action « concrète » et activité psychologique, sur le plan sémantique, verbe intransitif ou transitif, sur le plan syntaxique ; s’il est transitif, entre objet ayant le trait + humain ou – humain ; enfin, si la base est nominale, entre au moins deux relations unissant l’objet du verbe à sa base, sur le plan sémantique. Ce faisant, Astarābādī donne une description tout à la fois unifiée et diversifiée de *tafa“ala*, dont le caractère « raisonné » la recommande hautement à l’attention des linguistes arabisants d’aujourd’hui.

Références bibliographiques

- Astarābādī, *Šarḥ al-Šāfiya* = Muḥammad b. al-Ḥasan Raḏī al-dīn al-Astarābādī, *Šarḥ Šāfiyat* Ibn al-Ḥāḡib, éd. Muḥammad Nūr al-Ḥasan, Muḥammad al-Zafzāf et Muḥammad Muḥyī al-dīn ‘ābd al-Ḥamīd, 4 vols., Le Caire, 1358/1939 [réimp. Beyrouth, ‘Ālam al-kutub, s.d.].
- Larcher, Pierre. 2003a. *Le système verbal de l’arabe classique*. Collection Didactilangue. Aix-en-Provence : Publications de l’Université de Provence.
- Larcher, Pierre. 2003b. Les verbes privatifs de Ve forme *tafa“ala* de l’arabe classique : solution d’un petit problème lexicologique, *Arabica* 50/3.394-403.
- Sībawayhi, *Kitāb* = Abū Bišr ‘Amr b. ‘Uthmān b. Qanbar Sībawayhi, *al-Kitāb*. Ed. ‘Abd al-Salām Hārūn. 5 vols. Beyrouth : Dār al-Kutub al-‘ilmiyya, s.d.
- Zaborksi, Andrzej. 1994. Archaic Semitic in the Light of Hamito-Semitic, *Zeitschrift für Althebraistik* VII/2. 234-244.
- Zaborksi, Andrzej. 2004. Traces of *iptaras* in Arabic, *Egyptian and Semito-Hamitic (Afro-Asiatic) Studies in Memoriam W. Vycichl*, éd. par Gábor Takács, 160-171. Leiden-Boston : Brill.

Pierre Larcher

Zaborksi, Andrzej. 2006. Main and secondary functions of derived verbs in Arabic, *Lingua Posnaniensis* XLVIII. 165-189.

Zamaḡṣarī, *Mufaṣṣal* = Abū l-Qāsim Maḡmūd b. ‘Umar al-Zamaḡṣarī, *al-Mufaṣṣal fī ‘ilm al-‘arabiyya*. Beyrouth: Dār al-Ġīl, s.d.